



Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN 50 Cts
SIX MOIS 25 Cts
LE NUMERO 1 C

Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse.
En face de l'Hôtel du Canada
Boîte 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

VIII

GRANDE RÉOLUTION.

—A vingt-six lieues environ... C'est une ville historique; elle fut quelque temps la capitale de l'empire de Charlemagne, qui s'y fit couronner en 768. Hugues Capet y fut élu roi en 887. Les Normands la prirent, la ravagèrent; elle fut brûlée six fois. François Ier y conclut un traité de paix avec Charles-Quint en 1516... ensuite...

—Assez! assez d'histoire!...

—Oui, nous demandons à entendre la lettre du capitaine.

—Alors qu'on ne m'interrompe plus! Je lis.

«Ma chère nièce,

«Tu m'annonces que tu as de grands projets, que tu veux que ton sexe reprenne toutes les places que les hommes se sont adjugées, et que tu demandes à venir avec celles de tes amies qui veulent seconder ton entreprise t'établir chez moi, à Brétigny.

«Par la corbleu, ma chère, tu

ne saurais me faire un plus grand plaisir! Je m'ennuie comme un vieux bâtiment démanté dans mon château, où je suis cloué par la goutte, n'ayant pour toute société que Lundi-Gras, qui ne peut pas apprendre le piquet et qui me triche aux dominos.

«Vions avec les amies: fussiez-vous un bataillon, j'ai de quoi vous loger, vous héberger et vous bien nourrir. J'ai aussi des armes et de la poudre: vous pourrez chasser, courir les monts, les bois, battre la campagne... plus vous ferez le diable, et plus je serai content, ça me rappellera mon jeune temps. Allons, Césarine, feu de tribord et de bâbord! viens vite avec tes recrues. Je vous attends...»

—Eh bien, mesdames, que dites-vous de cette lettre?

—Elle est chaude!

—Elle a du nerf!
—Elle vous prouve que vous serez bien reçues...

—Alors, c'est entendu: vous nous emmenez à Brétigny?

—Quand partons-nous?

—Je ne peux encore vous préciser l'époque, mais cela ne tardera pas. Je n'attends qu'une occasion pour signifier à M. Pantalon qu'il y a entre nous incompatibilité d'humeur et que nous ne pouvons plus vivre ensemble. Et je sais déjà qu'il ne mettra aucun obstacle à notre séparation. Alors je vous avertirai. Tenez-vous prêts. c'est tout ce que je vous demande.

—Et votre jeune belle-œur?

—Elvina? Elle vient avec nous, cela va de source. Elle partage nos idées; seulement, je ne l'ai pas prévenue de notre prochain départ pour Brétigny, parce qu'à son âge on ne sait pas toujours garder

un secret...

—Et M. Fouillac, le recevrons-nous à Brétigny?

—Je crois que nous pourrions l'y recevoir. M. Fouillac nous est tout dévoué; il est le premier à nous encourager dans nos projets d'émancipation...

—Oui, et puis il pourra nous être utile, quand nous aurons besoin de quelque chose à Paris.

—C'est cela, nous en ferons notre commissionnaire.

Ces dames se sont toutes séparées.

Elvina a bien remarqué que des conférences avaient lieu dans la chambre de sa belle-œur, et qu'on ne l'invitait pas à en faire partie; mais n'osait pas demander à Césarine ce qui se tramait avec ses intimes amies.

La jeune fille sentait son cœur agité par divers sentiments: tout

en se répétant qu'elle ne devait pas penser à Gustave, qu'il ne fallait pas croire un mot de ce qu'il lui dirait, que les hommes ne cherchaient qu'à séduire les femmes, puis à se moquer de celles qui les avaient écoutés, les louces paroles, les tendres regards de Gustave la préoccupaient souvent, et alors il lui arrivait de se dire:

—C'est pourtant dommage qu'il ne faille pas écouter ce qu'on a tant de plaisir à entendre!

Cette occasion impatientement attendue par madame Pantalon ne tarde pas à se présenter.

Un jeune employé d'agent de change, dans lequel Adolphe avait beaucoup de confiance et qu'il consultait lorsqu'il voulait faire quelques achats à la Bourse, lui avait fait part d'un placement avantageux qui s'offrait pour quelqu'un ayant des fonds disponibles, et Adolphe avait mis trente mille francs dans cette affaire.

Mais celui auquel il a confié ces fonds prend la fuite un beau matin, emportant les sommes qu'il s'est fait remettre.

Césarine lit cette nouvelle dans un journal et se hâte alors d'aller trouver son mari. Il connaissait déjà la perte qu'il venait de faire, mais n'avait pas jugé nécessaire d'en parler à sa femme.

Madame Pantalon aborde son mari avec cet air railleur qui lui est habituel; elle tient à la main le journal dans lequel elle vient de lire le fâcheux événement.

—Monsieur, y a-t-il longtemps que vous avez eu des nouvelles de cet honnête M. Durimart, et qui vous avez tant de confiance?

—Pourquoi me demandez-vous cela, madame?...

—C'est que, si vous n'en aviez pas, je puis vous en donner, moi; elles sont dans ce journal... Ce monsieur, que vous aviez si bien jugé, et auquel vous aviez confié trente mille francs... car c'est trente mille francs, je crois, que vous lui avez remis?

—Oui, madame, c'est bien cette